

REVUE SOCIALE

(HUITIÈME LIVRAISON.)

Lyon, 25 Juin 1845.

DES DESTINÉES DE L'HOMME.

PREMIER ARTICLE.

En jetant un coup d'œil sur les siècles passés , on peut dire que la vie de l'humanité n'est qu'une aspiration continuelle à un sort plus heureux. Les théories politiques , les théories sociales ne séduisent que par la perspective d'un état meilleur sur notre terre ; les religions , désespérant du monde , cherchent le bonheur dans le ciel. La guerre elle-même , avec les tourmentes désastreuses qu'elle traîne après elle , dans quel but la fait-on , si ce n'est pour le plus grand profit et la plus grande gloire des vainqueurs ?

« Prenez un homme , quel qu'il soit , paysan abruti par le
» travail , gentleman riche et frivole , trapiste austère , ou phi-
» losophe à la façon d'Epicure ; interrogez-le et demandez-lui
» pourquoi il sue , pourquoi il court , pourquoi il essaie de se
» faire à la vie telle qu'elle est ? interrogez , et vous n'aurez pas
» longtemps poursuivi cet homme de vos questions sur le but

» de ses actes, sur le vœu caché au fond de son cœur, sur le
 » point où s'élancent ses désirs et ses espérances, qu'il réponde
 » bientôt : Je travaille et je sue pour gagner le pain néces-
 » saire à ma vie et à celle de ma famille ; je travaille pour
 » améliorer leur sort et le mien, pour qu'ils soient heureux ;
 » je mutile mon être, je macère mon corps, je m'abîme en
 » d'incessantes prières pour obtenir de Dieu un bonheur éter-
 » nel ; je conforme mes actions et mes pensées aux nécessités
 » au milieu desquelles je vis, afin d'en être moins froissé ; je
 » fuis le mal en acceptant ma condition, afin de jouir de plus
 » de bien possible.

» Toujours, toujours l'homme répond et toujours il a ré-
 » pondu : Je veux être heureux, je vis pour le bonheur, je
 » le cherche ; il est le mobile de mes actions, le miroir de
 » ma pensée, le but avoué et secret de toutes mes espé-
 » rances. » (M. de Pompéry.)

Le bonheur est donc le but de toutes les actions de l'homme :
 c'est un axiôme qu'il n'est pas possible de nier. Ce serait nier
 l'homme lui-même.

L'homme a-t-il tort de courir ainsi après un fantôme qui lui
 échappe à chaque instant ? Nous ne le pensons pas. Nous
 croyons au contraire que, si Dieu a mis en lui un tel instinct,
 c'est qu'il lui a donné le bonheur pour destinée, dans la vie
 présente comme dans la vie future.

Mais il ne faut pas désespérer ; il faut croire aux paroles
 de Jésus-Christ dans leur sens le plus large et le plus élevé :
Cherchez et vous trouverez ; il faut avoir foi et confiance dans
 la bonté, la justice, la puissance infinie du Créateur.

Eh bien ! un homme s'est rencontré qui a eu cette foi et
 cette confiance ; *il a cherché et il a trouvé.*

Nous n'avons point l'intention de faire ici une exposition de
 sa doctrine. Nous venons seulement dire à l'humanité qui

vit dans le désespoir, que le bonheur peut exister pour elle, qu'un divin génie a paru pour lui en ouvrir les voies; nous venons lui apporter une parole d'espérance et lui prouver que, si elle se débat depuis six mille ans dans le malheur, c'est pour n'avoir pas su interroger sa conscience.

Charles Fourier est le premier qui, abandonnant les discussions dogmatiques, a osé en appeler à sa foi et à sa raison; et le premier aussi, il a trouvé que la foi s'accordait avec la raison. Son *Credo*, le voici tel qu'il l'a formulé :

Attribution radicale de Dieu.	Distribution du mouvement.
Attributs primaires.	1° Économie de ressorts.
	2° Justice distributive.
	3° Universalité de providence.
Attribution pivotale.	Unité de système.

N'est-ce pas là l'idéal *divin*, dans toute sa grandeur, dans toute sa pureté? n'est-ce pas là le terme le plus élevé des idées chrétiennes?

Distribution du mouvement, c'est-à-dire que Dieu a possédé et possède le pouvoir de coordonner toutes les destinées générales et particulières, de répandre et de distribuer la vie dans tous les mondes et tous les êtres.

Économie des ressorts, c'est-à-dire que ce pouvoir de création est aussi simple qu'il est immense. Dans l'œuvre de Dieu, il ne doit y avoir nulle part des pertes de force ou des complications inutiles.

Justice distributive, c'est-à-dire que Dieu n'a pas dû seulement distribuer le mouvement, mais il a dû donner à chacun des êtres un guide infallible pour accomplir sa loi.

Universalité de providence, c'est-à-dire, l'expression par excellence de l'être infiniment bon. Aucun atôme n'est en dehors de son amour. Toutes les lois créées, toute la vie répandue dans le monde n'existent que pour le bien.

Voilà l'Être suprême tel que la religion chrétienne nous le

présente, tel qu'il a été conçu par Fourier, tel qu'il existe bien réellement. C'est là le Dieu infiniment bon, infiniment puissant, infiniment juste. Ce sont là ses attributs primordiaux, ceux qui constituent son essence. — Ce sera la base de nos raisonnements. Nous avons des axiomes bien établis, il faut leur appliquer les méthodes scientifiques, rejeter tout ce qui est en opposition avec eux, ne jamais reculer devant leurs conséquences les plus éloignées, ne se laisser jamais emporter par le cœur ou l'imagination, mais croire à tout ce qui est prouvé par le raisonnement, comme on croit à Dieu lui-même.

Je sais bien qu'il est possible de nous arrêter dès le commencement en niant les attributs que nous donnons à Dieu, — ou bien Dieu lui-même; — à ces sceptiques ou athées, nous leur dirons que plusieurs voies peuvent être suivies pour arriver à une même vérité : et c'est précisément ce qui a lieu ici. En prenant d'autres principes pour point de départ, nous pouvons en déduire les mêmes conséquences que celles que nous avons en vue; et ce serait en même temps leur prouver ceux qui nous servent en ce moment d'axiome. C'est là le procédé mathématique par excellence : la vérification après la démonstration, ce que Fourier appelle la preuve et la contre-preuve. Mais on comprend qu'il nous est impossible maintenant d'entrer dans cette discussion, eu égard aux proportions modestes de notre article.

Puisque Dieu est bon, il a voulu le bonheur de l'homme; puisqu'il est tout-puissant, il a pu le faire; puisqu'il est juste, il n'a pas voulu le bonheur des uns et le malheur des autres. L'humanité doit donc un jour être heureuse. Et il résulte, en outre, de là que l'homme a été créé bon (Genèse, ch. I.), qu'aucun principe mauvais n'a été mis en lui, que tous ses

penchants et ses instincts sont légitimes : c'est une conséquence régulière et mathématique des attributs de Dieu ; le nier , ce serait nier Dieu lui-même.

Certes ; ce raisonnement est trop simple pour avoir échappé aux philosophes , à tous les fondateurs de religions. Mais , voyant le monde en proie au désespoir , ils ont dû rechercher la cause d'une pareille anomalie. Pour expliquer le mal , les chrétiens ne pouvant pas , ne devant pas l'attribuer à Dieu , ont dit que l'homme avait péché , et c'est depuis cette chute que Dieu , pour le punir , a mis au fond de son cœur ses pensées mauvaises qui produisent le mal , et qu'il lui a rendu les éléments de la terre hostiles , afin qu'il ait à soutenir sa vie par la sueur de son front. Examinons si cette opinion ou ce dogme , comme on voudra , peut soutenir l'examen de la raison.

Dire que l'homme a péché , c'est déjà supposer qu'il était capable de le faire , et , par conséquent , que le mal existait avant le péché. C'est ne rien expliquer. Répondra-t-on que c'est une créature malfaisante , Satan , qui a tenté l'homme ? Mais qui ne voit que la tentation suppose déjà un principe mauvais dans celui qui est tenté ? Et d'ailleurs cette créature malfaisante d'où vient-elle , si ce n'est de Dieu ? La difficulté reste donc entière ; la raison ne peut admettre de pareilles conséquences ; un tel dogme n'est possible que pour les personnes qui répondent : Je crois parce que je crois , c'est un mystère de révélation divine , la raison est trop petite pour sonder les profondeurs impénétrables de Dieu.

Avec le chrétien qui vous dit : mystère , il est impossible de discuter. La révélation , ou plutôt ce qu'il croit la révélation est tout pour lui. Mais que fera-t-il cependant , si on lui donne une interprétation tout-à-fait rationnelle de la chute de l'homme , et se conciliant parfaitement soit avec les textes , soit avec les grandes lois de la nature ? Il continuera , s'il le

vent , à croire à la révélation ; tous les dogmes catholiques existeront encore pour lui ; sa foi en la bonté et la toute-puissance du Créateur n'aura pas changé ; mais à coup sûr il ne croira plus à la mauvaise nature de l'homme. C'est là tout ce que nous lui demandons.

Constatons d'abord que les traducteurs se sont trompés sur la signification du mot *Adam*. Ils y ont vu le nom du premier homme , tandis que ce mot signifiait l'humanité , l'homme *universel*.

« Il n'est pas un savant chrétien , quelque peu versé dans la connaissance des langues , qui ne sache que toutes les translations du Zepher de Moïse , faites en chaldéen , en samaritain , en grec , en latin , puis en français ou autre idiome moderne , sont plus ou moins fautives , rendent le plus souvent au propre et dans le sens le plus restreint , ce qui a été dit au figuré et dans le sens le plus étendu. Je m'en tiens à ces assertions des savants. On ne les conteste point , parce qu'elles sont trop bien établies. »

« Moïse , parlant d'Adam et lui attribuant les deux sexes , emploie le pluriel. « Ils règneront , eux , Adam ; ils tiendront » le sceptre sur toute l'animalité terrestre ; tout ce qui meuble » la terre leur a été donné. »

« Jamais le sublime hiérographe auquel nous devons les premiers livres de la Bible , n'eut la pensée qu'Adam fût un homme individu , tel que le vulgaire l'imagine encore. Cette pensée , de la part de Moïse , eût été aussi injurieuse au Créateur , que contradictoire avec l'évidence des faits reproduits à chaque pas sur notre globe. Comment , sans attribuer à Dieu l'impuissance et l'imprévoyance les plus étranges , supposer qu'il ait remis le destin de la terre , de ses populations , de ses glorifications , à un homme seul , sans collaborateurs et sans émules ? Comment , sans renier le plus grossier bon sens ,

croire que les diverses races humaines , blanches , jaunes , noires, rouges, les Albinos, Patagons, Lapons, sont sortis d'un premier homme unique ? Autant vaudrait dire que Dieu ne créa qu'un arbre , qui a reproduit des chênes , des palmiers, des pêchers, des tilleuls ; qu'un poisson, duquel sont provenues toutes les espèces de turbots, requins, carpes, brochets ; qu'un quadrupède, à qui nous devons le chien, le cheval, la vache, le lion. N'y a-t-il pas autant de différence entre un Patagon et un Albinos , qu'entre un léopard et un chat ; entre un Turc et un Nègre , qu'entre un dogue et un braque ? Eût-il été digne du Créateur , lui eût-il été possible de laisser le globe inhabité durant les siècles nécessaires pour que les générations d'un chétif individu , vivant sur un point imperceptible, vers le Tigre ou l'Euphrate , pussent se développer et se répandre en colonies dans les diverses zones et sous les divers climats ? Ce ne sont plus là des questions. Depuis longtemps les grands génies dont s'honore le monde chrétien , ont reconnu dans Adam, l'homme universel , le genre humain, pris abstractivement, comme ne formant qu'un tout homogène ; et c'est dans ce sens que les peintres l'ont représenté comme l'homme le plus parfait qu'ils pussent imaginer. L'expression de Moïse est d'une énergie, d'une profondeur étonnante, bien propre à confondre la plupart des beaux esprits du siècle. En donnant au genre humain le nom d'Adam , le législateur théocrate des Hébreux n'a pu séparer l'idée des individus , des familles, des nations, de l'idée de l'unité qu'ils doivent former selon leur vœu intime.

» Les philosophes modernes qui ont vu *l'état de nature* dans l'homme vivant seul, n'ont pas assez éclairci leur opinion. S'ils n'ont vu d'autre état de nature que celui-là, ils n'ont eu de l'homme qu'une idée très incomplète ; car l'homme vivant seul , sans avoir reçu la moindre éducation , est plutôt

une brute qu'un homme proprement dit. A peine alors peut-il satisfaire une faible partie de ses besoins physiques. Il n'a ni vie morale, ni vie intellectuelle. Il serait plus exact de dire qu'alors l'homme est hors de son état de nature, le vrai état de nature étant pour l'homme l'état de société (1). »

Ajoutons que c'est là une vérité tellement reconnue, qu'on n'a jamais fait d'autre objection dans ces derniers temps à l'emprisonnement cellulaire. On a dit avec raison que c'était là un supplice atroce, auprès duquel les bagnes n'avaient rien de comparable. Ainsi, à moins de supposer que l'homme a aujourd'hui une nature complètement différente de sa nature primitive, nous ne pouvons pas admettre que Dieu l'ait voué à la solitude, en le mettant sur la terre. Ce serait tout-à-fait contradictoire avec la nature de Dieu, sa bonté, sa justice; le créant avec des besoins sociaux, c'eût été une stupide cruauté de ne point lui donner par la création même les moyens de satisfaire ses besoins.

Adam est donc pour nous l'humanité, l'homme universel, et cette interprétation n'est nullement en opposition avec les textes hébreux. La chute s'explique alors rationnellement.

Au moment de la création, Adam, l'homme universel, n'avait pu encore créer les forces qui devaient lui soumettre la nature; il était nu et ne savait pas confectionner ses vêtements; il était faible et ne savait pas se défendre contre les animaux féroces et les intempéries de l'air; il avait faim et il ne savait pas préparer ses aliments. L'humanité aurait donc péri en un instant, si Dieu n'avait entouré son berceau de toute sa sagesse, s'il ne l'avait placée dans le paradis terrestre, dans l'Eden. Alors elle était disséminée sur une vaste étendue, et l'existence de chacun était assurée par l'abondance des fruits de la terre, par la douceur du climat et par l'éloignement des bêtes féroces.

(1) Transactions sociales de Virtomnius.

Bientôt l'homme apprit aux animaux les plus doux à obéir à sa voix, il sut se construire une cabane et se servir du feu pour préparer ses aliments. Il travaillait ainsi ; mais ce n'était pas le besoin qui le pressait : c'était le désir de se sentir vivre en exerçant son intelligence et ses bras ; uni à un groupe d'amis, il pouvait choisir l'occupation agréable pour lui, en changer au moment où la lassitude arrivait, et saisir ainsi toutes les occasions de plaire aux personnes dont il avait l'affection. Travailler c'était jouir. Mais la population augmentait rapidement sans que l'industrie suivit la même proportion. Alors tous les besoins *physiques* de l'homme ne pouvaient être satisfaits ; le travail devenait répugnant, parce qu'il était forcé ; en même temps chacun apprenait de plus en plus à distinguer ce qu'il avait créé ; il séparait son bien de celui de son voisin, dans la crainte de manquer du nécessaire ; la souffrance commençait avec la lutte ; l'harmonie allait être détruite, ou bien il fallait que l'homme, sentant la nécessité de privations temporaires, eût la patience d'attendre jusqu'à ce que son travail et son intelligence eussent fourni les moyens de satisfaire les passions des sens.

« Tel fut, selon Moïse, le conseil d'Ihoah (l'Éternel) donné
 « à Adam. L'option était libre. Adam avait le plein pouvoir
 » de conserver l'unité harmonique ou de la rompre ; il pou-
 » vait la conserver en restreignant temporairement l'essor des
 » passions sensuelles. *Abstiens-toi du fruit de cet arbre.* Adam
 » devait obtenir de ses individus la ferme résolution de sup-
 » porter cette privation temporaire plutôt que de rompre l'u-
 » nité. Tant que de cette sorte l'homme se fût maintenu heu-
 » reux et juste, il n'eût point acquis la science approfondie
 » du *bien* et du *mal* ; car alors le mal eût été inaperçu, se
 » bornant pour lui à éprouver quelque lésion dans l'essor des
 » passions sensitives. » Mais il n'en fut pas ainsi, la faculté

volitive, l'essor animique d'Adam, Aïscha(1), ne put résister aux conseils de Nabaz (2) (l'attrait originel et cupide entraînant la vie élémentaire ou, en terme plus précis, les passions physiques). Alors le principe matériel de l'homme l'emporta sur le principe animique ; les conditions de l'ordre social furent changées. L'homme apprit à connaître le *bien* et le *mal*, c'est-à-dire que le mal, qui jusque alors avait été inaperçu, commença à se répandre sur l'humanité. Les plus forts, les plus véhéments, les plus adroits, abandonnant les voies de la justice, *s'isolèrent* en ravissant aux plus faibles leurs richesses par la violence et la ruse. C'est la chute d'Adam, dont le motif est exprimé dans le mot *chi-he-hel*, signifiant littéralement, à cause de s'être dissous.

Résulte-t-il de là que l'homme soit tombé à jamais ? Rien ne le prouve ; au contraire, dire que l'homme est tombé, c'est dire qu'il peut se relever. D'ailleurs, si loin que nous puissions porter nos regards sur les siècles écoulés, nous voyons les

(1) *Aïscha* est ce que les Latins ont improprement traduit par le mot *Eva*. Ce n'est qu'au 4^e chapitre du Zepher, après la chute, qu'apparaît Heva, l'existence élémentaire. Les traducteurs sont tombés dans l'erreur par plusieurs raisons. Voyant que Aïscha était désignée comme la compagne d'Adam, ils l'ont prise pour la première femme ; plus tard ils durent être très embarrassés en reconnaissant qu'Heva était encore une puissance créatrice, et ils admirent à tort que cette puissance créatrice ne pouvait être qu'une femme. De là naquit une grande confusion qui les a portés à confondre Aïscha et Eva.

(2) *Nahaz* est ce que les Latins ont traduit par le mot serpent, ayant pris le sens propre au lieu de le prendre au figuré, chose qui, du reste, est arrivée à chaque instant dans la traduction de la Bible. Ainsi *Behemoth*, désigne tout le genre quadrupède ; *Léviathan* tout le genre poisson ; *Hozan* tout le genre volatile. Les savants qui déplorent la perte des grands animaux dont, selon eux, ces mots conservent le souvenir, prouvent seulement qu'ils n'entendent point le langage antique : et mieux encore, qui le croirait, ils ont rendu par le même mot *Adam*, comme synonymes les quatre noms donnés par Moïse à l'humanité dans des phases différentes : *Adam*, *Aïsch*, *Enoch*, *Ghibor*.

arts, l'industrie suivre une progression continuellement croissante, pour que l'homme puisse un jour arriver à satisfaire ses besoins matériels ; en même temps ses notions sur le beau, le juste, l'ordre, la liberté deviennent distinctes ; ses idées religieuses deviennent pures et s'élèvent vers une pleine conception de Dieu. Il n'y a donc plus qu'un seul travail à faire : accorder le principe matériel de l'homme avec son principe moral, c'est-à-dire, retrouver la loi harmonique.

Pour résumer, nous croyons avoir prouvé d'une manière irréfutable pour celui qui admet nos prémisses, philosophe ou chrétien, que l'humanité doit croire à son bonheur futur, que l'homme a été créé bon et qu'il est encore bon, puisque la chute n'a pas introduit en lui des principes mauvais. Seulement, nous ajoutons que si le mal existe aujourd'hui, c'est parce que le milieu dans lequel vit l'homme est mauvais. Et il est évident qu'il n'y a pas d'autre supposition possible. Le mal vient ou de Dieu, ou de l'homme, ou de la forme sociale ; nous avons prouvé qu'il ne venait ni de Dieu, ni de l'homme. Donc il vient de la forme sociale.

Quand nous parlons de bonheur, il ne s'agit pas de ce semblant de bonheur qui n'est guère représenté que par les richesses. Demandez à un homme quelconque, dans quelque position qu'il soit, s'il est heureux ; et presque toujours vous verrez quelque désir rongeur placé au fond de son ame, ou quelque terreur funeste veillant avec lui. Enfin, si, par impossible vous en rencontrez un ne pouvant plus rien désirer et n'ayant rien à craindre, ne croyez pas encore qu'il soit heureux. Il lui reste au fond du cœur un vide qu'il essaie en vain de remplir en cherchant dans les choses absentes les secours qu'il n'obtient pas des présentes, et que les uns et les autres sont incapables de lui donner. Le bonheur n'existe donc aujourd'hui pour personne ; mais nous disons que ce jour viendra,

parce que nous avons foi en la bonté et la justice de Dieu. Alors le bonheur de l'homme sera immense, parce que rien ne doit souffrir en lui. Pour son corps, il lui faut le luxe, et par là j'entends la satisfaction complète de ses besoins physiques. Pour les aspirations de son ame, il lui faut l'activité, l'intrigue, l'enthousiasme, le changement; des affections vives et vraies, amitié, amour, famille; une ambition souvent satisfaite, de la gloire et des honneurs; et au-dessus de tout cela un amour vif et sympathique pour l'humanité, un sentiment religieux au titre le plus élevé, qui le rende capable des plus belles actions de dévouement et d'abnégation. Voilà le bonheur qu'il faut à l'homme et dont il jouira un jour.

Et qu'on ne vienne pas nous opposer six mille ans de malheur et tous les crimes qui ont désolé la terre. Cela ne prouve rien, absolument rien, si ce n'est la fausse voie suivie par les philosophes et les prêtres. Ne nous arrêtons pas devant ceux qui répètent : *C'est impossible! le bonheur ne peut exister, puisque depuis six mille ans l'humanité se débat dans le désespoir!* C'est ainsi que l'erreur a nié les plus belles découvertes du génie humain; c'est ainsi que tous les grands inventeurs qui par leur intelligence et leur talent ont ouvert de nouvelles routes aux générations de l'avenir ont été persécutés. Galilée expia dans les cachots de l'Inquisition le crime d'avoir placé le soleil au centre de notre univers. Kepler mourut de faim pour avoir découvert les lois des harmonies célestes. Christophe Colomb fut ramené les fers aux pieds de ce monde qu'il venait de découvrir à force de génie et de douleurs. Salomon de Caus mourut fou pour avoir donné à l'univers les forces incalculables de la vapeur. Socrate mourut dans une prison pour avoir dit qu'il n'y avait qu'un Dieu. Et s'il nous est permis de citer le Christ, le Christ mourut sur la croix pour avoir prêché aux hommes la fraternité, la solidarité, le dévouement, l'unité,

l'association ! Après tant d'exemples , qui osera encore nous repousser en disant : LE BONHEUR EST IMPOSSIBLE ! Nous répondrons avec la foi la plus vive , les sentiments les plus chrétiens, la conviction la plus raisonnée : *Le bonheur doit arriver un jour*. Parce que vous n'en connaissez pas les moyens, vous n'avez pas le droit de dire qu'ils n'existent pas ; mais votre devoir est de les chercher ; et si cette tâche est trop forte pour vous, lisez et méditez les livres de l'école de Fourier. Car, nous affirmons, nous, que les doctrines phalanstériennes doivent élever graduellement l'humanité au bonheur et à l'harmonie.

Nous ne finirons pas sans faire un rapprochement qu'il est possible de faire à chaque instant dans l'étude sociale. Nous avons constaté en commençant ce fait qu'il n'est pas possible de nier : *Le bonheur est le but de toutes les actions de l'homme* et nos raisonnements nous ont conduit à cette conséquence : *Le bonheur doit exister un jour pour l'humanité*. Ainsi, Dieu destine l'humanité au bonheur, et pour qu'elle puisse trouver sa destinée, il lui en donne la croyance irrésistible , et il organise l'homme de telle manière qu'il ne lui est pas possible d'agir dans un autre but. Certes, on ne peut concevoir une loi plus simple et plus grande à la fois ; elle satisfait complètement à un des attributs de Dieu , *économie des ressorts*. Elle doit satisfaire aussi à l'*unité de systèmes* ; mais il n'est possible de s'en assurer que par des connaissances plus approfondies sur les lois qui président à la formation des sociétés. Toutefois, nous pouvons le dire puisque la preuve existe dans les ouvrages de l'école, la vérification est complète ; le théorème qui fait l'objet de cet article est un accord parfait avec l'idée que l'on se forme de la divinité.

V...,

Ancien élève de l'École polytechnique.

OBJECTION.

Il est une objection qui peut être faite et qui doit être résolue par l'école sociétaire, si toutes ses propositions sont parfaitement fondées en raison. Toutefois, nous ferons remarquer avant, que dans les sciences mathématiques, une objection ne suffit pas pour prouver qu'il y a eu erreur. Quand elle se présente, c'est un motif de plus pour suivre avec soin les différentes parties du raisonnement. Une fois la preuve reconnue juste, il s'agit de résoudre l'objection. Souvent la solution sera un pas de plus fait dans la science ; souvent elle ne sera donnée que par des études plus avancées. C'est précisément ce qui arrive ici. La solution est complète ; mais nous ne pouvons en donner qu'une portion. Peut-être le lecteur peu habitué à une grande rigueur dans les déductions philosophiques la jugera-t-il suffisante bien au-delà.

Nous copions dans l'un des meilleurs ouvrages de l'école : *Solidarité*, par Hippolyte Renaud.

« Dieu est-il bien lavé de l'accusation d'être l'auteur du mal ? Ne pouvait-il prévenir le mal d'une manière absolue ? N'était-il pas digne de sa bonté de révéler à l'homme, dès l'origine, toutes les sciences qui devaient le conduire au bonheur ?

» Remarquons d'abord que toutes les connaissances humaines sont liées et doivent marcher parallèlement ; que si l'une d'elles avançait les autres au-delà d'un certain terme, cet excès de science serait sans utilité. Ainsi Dieu eût révélé à l'homme l'art de l'association, sans lui rendre aucun service, s'il ne lui eût fait connaître en même temps ces secrets de la nature que l'industrie emploie pour créer la richesse, car, sans la richesse et le luxe, l'harmonie ne peut exister.

» Pour prévenir le mal, Dieu eût donc dû révéler à l'homme toutes les sciences, et même, avec ces sciences l'homme eût eu à franchir une période de douleur plus ou moins longue pendant laquelle il eût fabriqué les instruments, usines, établissements qui lui étaient nécessaires. Dieu eût donc dû façonner lui-même toutes ces choses, les remettre à l'homme et lui indiquer la manière de s'en servir.

» Remarquons que Dieu nous ayant pris et donné ce dont nous aurions strictement besoin pour ne pas souffrir, on pourrait prétendre que Dieu eût été meilleur encore s'il nous avait découvert un plus grand nombre de choses pour nous assurer un bonheur plus grand.

» Ainsi l'objection bien comprise et suivie dans toutes ses conséquences est celle-ci : Pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas tout appris, pourquoi ne nous a-t-il pas créés dans la plénitude de la richesse, du savoir et du bonheur ?

» Ce que nous demanderions ainsi pour nous, Dieu l'a fait pour d'autres créatures, voyons si ces créatures sont des êtres privilégiés.

» Ces créatures qui savent tout en naissant, qui n'ont pas d'enfance collective, qui reçoivent directement de Dieu la science dont elles ont besoin, qui marchent dans leur voie sans se tromper jamais, munies par la nature des instruments qui leur sont nécessaires, instruites par elle à s'en servir dans la perfection, ces créatures vivent autour de nous, ce sont les animaux, et spécialement les animaux comme les abeilles qui vivent en société.

» Ainsi, ce qu'on reproche à Dieu de n'avoir pas fait pour l'homme, réduirait l'homme à l'état d'animal. Si l'homme n'avait pas à comprendre par l'observation, s'il savait tout en naissant, s'il ne pouvait errer, il aurait pour se conduire un seul guide, *l'instinct*; mais il n'aurait pas la raison, car à quoi

l'emploierait-il? Il n'aurait rien à apprendre, rien à conclure, rien à décider, et Dieu ne l'aurait pas doué de la raison dont il n'aurait que faire, parce que Dieu est économe de ressort et que rien d'inutile ne vient de lui.

» Alors, il est vrai, les hommes seraient heureux à la manière des animaux qui vivent dans les circonstances les plus favorables à leur nature : alors les générations s'écouleraient dans un état de bonheur toujours uniforme, toujours égal, sans progrès et sans déclin.

» Mais ce bonheur est-il comparable à celui auquel l'homme peut prétendre parce qu'il est, *à l'image de Dieu*, doué de la raison?

» Les travaux de son intelligence payés par la satisfaction de son amour-propre, par la conscience de sa valeur ; les jouissances variées dues à la différence des caractères ; le désir du triomphe qui, dans l'avenir, ne sera jamais qu'une noble émulation ; cet amour de la gloire qu'il ne craint pas d'acheter, aux époques subversives, par les travaux les plus antipathiques à sa nature, par des travaux de guerre, de carnage et de dévastation : toutes ces jouissances et mille autres qu'il ne peut posséder que par la raison, ne seraient plus pour lui.

» Certes, si l'homme pouvait choisir entre un bonheur médiocre, indéfiniment uniforme, et un bonheur plus vif et plus varié, mais acheté par quelques peines, il n'hésiterait pas. Ce qui le prouve, c'est que chaque jour il abandonne le coin du feu, où il pouvait passer une soirée tranquille employée à des choses agréables, pour courir à un plaisir plus vif, quoique les préparatifs, le déplacement, le trajet puissent être fastidieux et fatigants.

» Ainsi, sans aucun doute, l'homme est un être privilégié, parce qu'il est obligé de travailler lui-même à se rendre heureux.

» Et, encore une fois, qu'on ne demande pas pour l'homme la raison, avec l'infailibilité de l'instinct. Si l'on réfléchit à ce qui fait la différence entre ces choses, on sentira que ce désir est le désir d'une antinomie, d'une impossibilité, d'un contre-sens.

» On dira peut-être encore que les époques d'ignorance et de subversion ont été bien longues en durée : mais le mot *durée* n'a qu'un sens relatif ; si la durée des époques heureuses s'allonge dans une même proportion, l'homme, dont la destinée dépend du rapport entre ces deux périodes, doit se féliciter et remercier Dieu du sort qu'il lui a fait.

» Dans ce qui précède, nous avons considéré l'humanité comme un seul être qui devait atteindre tôt ou tard à un bonheur capable de le dédommager largement de quelques souffrances passagères. Mais l'humanité se décompose en individus, et peu importe à ceux qui ont vécu dans la période douloureuse, ce qui adviendra aux générations de l'avenir. Plus ce bonheur auquel l'espèce peut prétendre sera grand, plus ceux qui ont vécu sont en droit de se plaindre et d'accuser Dieu de partialité. Et nous n'admettons pas cette réponse que Dieu ne voit que l'ensemble ; il doit se montrer bon et juste pour l'individu comme pour la masse, et un tout, en définitive, n'est composé que de parties aussi petites que l'on voudra.

» Cette dernière objection est pleinement fondée ; la doctrine de Fourier manquerait par la base si elle ne l'avait résolue. Mais nous ferons voir que Dieu, sans rien changer à ses lois immuables, est juste envers tous ; qu'il réserve à chacun, *même dans la vie terrestre*, une somme équivalente de bonheur. Nous le ferons voir dans la seconde partie de cet ouvrage, lorsque nous traiterons de l'immortalité de l'âme et de la vie future. »

EXPOSITION

DE LA

SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE PRATIQUE

DU

DÉPARTEMENT DU RHONE.

Nous arrivons sans doute un peu tard pour parler de l'exposition des fleurs ; mais nous regretterions vivement de la laisser passer sous silence , surtout cette année où elle nous paraît marquée au sceau du progrès. Partisans de l'association, quand nous demandons à tous d'unir leurs efforts pour produire de grandes et utiles choses , quand nous démontrons chaque jour les immenses avantages que l'on retirerait de la mise en pratique de ces principes : comment donc nous taire devant cette solennité floréale , réalisation d'une partie de nos théories ; ajoutons, dans l'intérêt général, le résumé des pensées que nous avons émises dans notre précédent article sur l'exposition ; c'est que l'on ne saurait trop encourager d'aussi louables efforts , des tendances aussi généreuses , et que la société, en augmentant son cadre , en admettant le plus grand nombre d'exposants , enfin en encourageant tous ceux qui s'occupent de fleurs , réunirait bientôt les éléments les plus complets afin d'offrir à une ville aussi importante que la nôtre une exposition digne d'elle. Dès à présent, nous ne pouvons

mieux faire que nous unir aux admirateurs, et féliciter les quelques exposants qui ont su produire, malgré la saison contraire, une végétation aussi belle, aussi luxuriante. Nous passerons donc rapidement en revue les plantes rares, fleuries en vases, malheureusement trop peu nombreuses, et nous signalerons aux amateurs les collections remarquables d'*Azalea*, de *Rhododendron*, de *Cinéraires*, et surtout une jolie et bizarre *Calceolaire*, l'une des plus gracieuses personnes de Tournafort.

En pénétrant dans le palais St-Pierre, si nous commençons notre examen par la gauche, nous trouvons en premier lieu M. Luizet, et nous nous arrêtons pour admirer ces jolies *Azalées* et ces aristocratiques *Camélias*, ces *Fuchsias* dont les corolles en clochette nous rappellent les pavillons chinois, ce majestueux *Rhododendron*, qui nous reporte par la pensée au milieu des sommets alpestres. Nous n'oublierons pas non plus cette charmante collection de *Verveines*, l'herbe sacrée des anciens, à laquelle ils attachaient des propriétés que la science n'a pu retrouver. Enfin, nous arrivons à cette série de plantes rares chéries des amateurs et des botanistes, dont la culture exige tant de soins. M. Luizet nous présente parmi elles un *Chorozema varia*, un *Eutoxia myrtifolia*, un *Hydrangea japonica*, et dans les plantes non fleuries, ce pin du Brésil, l'*Aran-caria brasiliensis*.

Voici maintenant M. Guillot. Ses plantes fleuries en vases sont vigoureuses et d'une magnifique conservation. Citons entre autres un *Alonzoa elegans*, une série de *Begonia*, un *Borromia verninea*, un *Brachisema latifolia*, un *Grevilea mangle-sii*, un *Helianthemum* fort rare, un *Lachnea purpurea*, un *Pimelea spectabilis* et un *Physolobium gracile*.

Dans ses plantes non fleuries, en assez grand nombre, mais par malheur peu développées, nous remarquons le *Calathamus*

sanguineus, le *Crottalaria Drumondrii*, quelques jolies *Grevillea*, puis le *Wissonia corymbosa*.

Et principalement sa collection de *Pelargonium*, qui nous a rappelé l'engouement presque passé de cette gracieuse géraniacée dont les corolles irrégulières ont forcé les botanistes à le distraire du genre géranium; ainsi passent les plus belles choses; nous n'en devons cependant pas moins d'éloge à M. Guillot pour les soins avec lesquels il les a élevés. Nous voici maintenant devant la reine des fleurs, la *Rose*, cette favorite des poètes, que la saison semblait vouloir nous refuser et que l'habile horticulteur a su nous offrir ornée de noms de femme les plus gracieux.

M. Simon s'est également signalé par la culture des plantes rares. C'est le *Dombeya macrophylla*, l'*Anigosanthus Euno-nii*, l'*Evonymus Amiltonii*, quelques *Pimelea*, la *Sylvestris*, la *Spectabilis*, une fort jolie sauge, *Salvia heterophylla*, un *Siphocampilos bicolor*, *rubro maximo*, un petit *Stachys coccinea* et enfin une fleur dont le nom est bien dur à prononcer, le *Co-loptamus Knigti*.

Combien l'on doit d'éloges à M. Willermoz pour son zèle en faveur des progrès de l'horticulture. Sans cesse à la recherche des plantes rares, dans toutes les expositions où il a été appelé à présenter ses élèves, ce sont toujours des fleurs uniques qu'il offre aux regards des amateurs. Nous leur signalerons deux *Stilidium faciculare*, un *Siphocampilos betulifolia*, un *Hautosia rotundifolia*, un *Epacris heteronema*, ainsi qu'une très belle réunion de *Calceolaires* et de *Pelargonium*.

Malgré la petite quantité de sujets exposés par M. Poncet, nous aimons à indiquer ses montagnardes primules, que l'on a fort improprement nommées *Oreilles-d'Ours*, à cause de ses feuilles qui simulent assez mal l'appareil externe de l'audition chez cet animal.

Arrêtons nos regards sur les magnifiques collections de M. Armand, d'Ecully. Ce savant et galant horticulteur se plaît à multiplier les plus belles fleurs, pour les dédier à toutes nos sommités, avec une intelligence et un bon goût que l'on ne saurait trop louer. Ainsi les *Cinéraires*, toutes plus attrayantes les unes que les autres, qu'il a obtenues de semis, portent des noms chers aux sciences, aux lettres et aux arts; après les avoir adressés à nos princes du sang, à leurs épouses, il passe aux savants, eux aussi princes de l'intelligence. Puis les artistes, les dames surtout, ont droit à ses hommages. Taglioni, Fanny Essler, Loïsa Puget, voilà des noms aimés du public et entourés d'une glorieuse auréole; mais ce qui nous a le plus charmé c'est de voir à côté de ces réputations brillantes le nom de notre délicieuse CAROLINE BEAUCOURT; cette justice rendue à tant de grâces et de talents. Cette analogie gracieuse entre une fleur délicate et chérie et notre ravissante sylphide nous a vivement touché, et nous savons gré à M. Armand de nous avoir procuré cette douce émotion.

Parmi les plantes rares qui s'adressent aux botanistes, ce sont l'*Æschinanthus ramosissimus*, trois *Azulea*, le *Caucasica*. l'*Amœmosima* et le *Fulgens*, un *Borromia viminea*, un *Brachisema undulata*, un *Cestrum roseum*, un *Delwinia cinerascens*, un *Helonias bulata*, le *Kenedia bimaculata*, le *Philibertia grandiflora*, et enfin le *Springelia incarnata*. Terminons en citant de vigoureux *Rhododendron* de pleine terre.

C'est au tour à présent de M. Lacène, amateur plein de bonne volonté. Il nous montre en fait de raretés son *Clyanthus puniceus*, son élégante Glycine de la Chine, étonnante par la quantité de ses fleurs, et la jolie variété du Polygala, obtenue depuis très peu de temps par M. Dalmai et qui porte son nom. Enfin, son *Tecoma jasmeoides*; l'une de ces plantes qui par ses carac-

tères botaniques échappe à toute classification et qui sous ce rapport est extrêmement utile à connaître.

Nous noterons en passant les semis de *Pelargonium* de M. Boucharlat. Le savant M. Bourgeois a exposé également quelques-uns de ses élèves favoris, plusieurs *Ixia* et un *Oxalis carnea*.

A l'extrémité de la galerie, nous remarquons dans un endroit assez obscur une réunion de plantes qui attire nos regards. Nous les devons à l'intelligent horticulteur en chef de notre jardin botanique. M. Hamon adresse ses plantes aux savants, aussi sont-elles toutes à noter, ses semis sont extraordinaires. Ce sont d'abord des *Agave* le major et plusieurs espèces entièrement nouvelles; ensuite le *Broussonetia laciniata*, un joli petit palmier (*Chamærops humilis*), le seul qui vienne spontanément dans le midi de la France, on le retrouvait en pleine floraison; enfin la jolie *Lapeyrouisia grandiflora*.

Nous marchons de surprises en surprises, M. Devarax nous étonne avec un *Camara*, un *Columnnea lindleyana*, un rare *Fabriana imbricata*, un *Lasiopetalum solanaceum*, un *Ruelia splendens* et un *Russelia juncea* qui fleurit au milieu des forêts vierges de la Guyane.

M. Bouchard-Jambon doit à son aimable compagne le plaisir de voir figurer son nom parmi ceux des exposants, c'est elle qui, semblable à la comtesse de Cases, élève avec une touchante sollicitude ces aimables végétaux; aussi nous offre-t-elle la plus jolie collection de *Calceolaires* que l'on puisse imaginer et que nous aurait enviée la Capitale.

M. Commarmot nous montre quelques fleurs en vases peu communes, une Clématite à deux couleurs, un extraordinaire *Caltha palustres*, un *Burchelia capensis*; puis une agréable collection de Pensées et de Roses.

Le jardinier de M. Bontoux, M. Bouriquand, se pique aussi

d'amour-propre. Il nous a fait voir un *Gesneria elongata*, un *Rhodante Manglesii*, un *Justinia flavicoma*, tous parfaitement bien conservés, enfin deux plantes assez communes, mais d'une rare beauté, deux *Schizanthus* de semis, qui lui méritent les plus sincères éloges.

Nous terminerons notre examen par ce dernier exposant. Les fleurs coupées n'offraient rien de bien charmant. Celles qui nous ont le plus frappé sont les élèves de M. Bourgeois, que d'attraits dans ces simples fleurettes : le Trèfle d'eau (*Mennianthes trifoliata*) et la modeste borraginée (*Lithospermum purpureo-cœruleum*). On reconnaît dans ce choix le botaniste et le savant, qui attache autant de prix aux humbles habitants de nos prairies qu'aux rares produits des pays éloignés.

Quant aux fruits, à l'exception de ceux de M. Bouchard, dont l'état de fraîcheur était remarquable, tous les autres étaient peu dignes d'attention. M. Grobon, jeune peintre de beaucoup d'espérance, avait exposé quelques dessins extraits de la Flore des jardins, que publie M. Seringe. Et M. Duchêne, graveur et dessinateur spécial d'objets d'histoire naturelle, avait représenté quelques fruits dont la séduisante apparence excitait les desirs.

En résumé, cette exposition était généralement satisfaisante par les nombreux efforts tentés par les exposants pour produire des espèces nouvelles, rares et d'une belle venue. Cependant que l'on ne s'arrête point à ce progrès, ce n'est que le premier pas. MM. les horticulteurs ont une vaste carrière à parcourir; qu'ils s'y engagent hardiment. Que tous leurs confrères comprennent bien les nombreux avantages qui doivent naître pour eux en se réunissant à la Société; qu'ils joignent donc leurs soins à ceux des titulaires, et bientôt le goût des fleurs s'augmentera rapidement, un public enthousiaste et appréciateur récompensera leurs peines en achetant

leurs élèves, de nouveaux efforts plus puissants encore seront tentés et, sans aucun doute, le but élevé que se propose la louable ambition de MM. les jardiniers sera bientôt atteint et même dépassé. Nous voulons parler des progrès de leur art et de la science évidemment manifeste depuis les dernières expositions.

Un Botaniste.

ÉTUDES HISTORIQUES.

CHARLEMAGNE.

PÉPIN LE BREF vient d'asseoir, sur le trône des rois faibles, une nouvelle dynastie. — Un vaste horizon s'ouvre pour le royaume des Francs, une ère de jeunesse et de virilité va succéder à sa longue enfance ; voici venir Charlemagne et le moyen-âge !

Il faut lire cette merveilleuse histoire dans les chroniqueurs contemporains, aucun livre moderne ne saurait rendre l'intérêt que l'on retrouve dans ces naïfs récits, empreints à toutes les pages, d'une foi superstitieuse et craintive ; il semble que l'on assiste à une grande épopée d'Homère. — Ces hommes d'une nature si puissante, si vigoureuse, ces exploits étranges, ces infatigables efforts d'une société qui se régénère, et la physionomie du grand roi planant au dessus de son époque, tout cela vous reporte à un âge inconnu, et semble vous faire revivre au milieu des étranges conceptions des romanciers, vous croyez assister à des combats de géants, à des vies

fabuleuses auxquelles des légendes bizarres ajoutent encore un air de mystère et de grandeur.

Charlemagne personnifie non-seulement tout son siècle, mais encore la véritable fondation de l'empire des Francs en Gaule. Clovis amène les Barbares, défait tour à tour les Romains et les envahisseurs qui, plus heureux, avaient déjà choisi leurs places, puis il s'empare peu à peu de la puissance souveraine effective (car il n'était pas roi dans le sens que nous attachons à ce mot), en réunissant sous ses ordres, par ruse ou par force, toutes les différentes tribus celtiques qui l'avaient suivi à la conquête. Enfin il embrasse le christianisme et prépare ainsi les différentes modifications que devait subir la société pendant toute la période du moyen-âge. Après sa mort, tout est remis en question, à l'exception de l'époque où les haines de Frédégonde et de Brunehaut donnent à l'histoire un intérêt d'horreur et d'effroi, tous les autres règnes sont d'une nullité désespérante. Cependant les Sarrazins envahissent les possessions francques et mettent les grossiers hommes du Nord en contact avec la civilisation avancée des Maures, déjà chefs de l'Espagne. La réaction se fit sentir; Charles-Martel avait seulement broyé des hommes dans les plaines de Tours: les idées germèrent, ces idées engendrèrent Pépin, et Pépin enta sur la souche épuisée des Mérovingiens, le rejeton plus vigoureux de la race Carlovingienne. Charlemagne donna l'impulsion première au char de la civilisation nouvelle, il emporta bien dans la tombe une partie des progrès que ses efforts avaient fait faire. — Mais la semence était restée!

Pour se rendre un compte exact des travaux du grand roi et de l'immense portée de son œuvre, il faut suivre, pendant les âges précédents, l'affaiblissement successif de toutes les sciences, des lettres, des arts dont on apercevait à peine les

traces, le chaos dans lequel s'agitaient tous les éléments du pouvoir, l'état de plus en plus précaire où tombaient les malheureuses populations d'une génération sans ordre social, sans droits, sans principes constitués, d'une génération qui n'avait pas même un alphabet (1), et enfantait laborieusement une société nouvelle. Charles, encore fort jeune, reçut des mains de son père un héritage incomplet; entouré d'ennemis extérieurs acharnés, d'ennemis intérieurs encore plus redoutables, il n'eut, pour se soutenir dans cette lutte immense, que l'ascendant de son génie et de sa volonté.

La mort de son frère Carloman réunit sous sa puissance tout le royaume des Francs, à peine a-t-il triomphé de la révolte des Aquitains, qu'il tourne les regards vers les Saxons, ces anciens frères des Francs, et maintenant leurs plus cruels adversaires. Pendant toute la durée de son règne, on le voit constamment aux prises avec ces vieux peuples celtes qui conservaient, au sein de leurs forêts, toute la férocité, tout l'amour de l'indépendance de leurs ancêtres. Jadis en guerre contre les Romains, ces peuples devaient conserver contre toute civilisation une haine profonde; vainqueurs, ils pillaient et massacraient sans pitié; vaincus, ils puisaient dans leur religion barbare, dans leur croyance enthousiaste au Walhallex (le paradis d'Odin), ce courage indomptable, ce mépris de la mort qui les faisaient courir à de nouveaux combats. Les autres nations voisines, affaiblies et décimées, étaient incapables de résister à l'envahissement progressif des Francs, seuls les Saxons pouvaient contrebalancer leurs succès et mettre leur royaume en péril. — Charles comprit tout cela. — A

(1) Chilpéric, le Néron des Gaules, avait des prétentions à la renommée d'écrivain; il ajouta quatre lettres à l'alphabet latin, l' ω , le χ , le θ et le φ des Grecs.

la première révolte , il jugea l'engagement sérieux et résolut d'anéantir cette puissance rivale , il fit un appel général aux barons et aux leudes qui lui répondirent par des acclamations unanimes, et il pénétra aussitôt en Saxe.

Il détruisit tout ce qu'il rencontra par le fer ou par le feu , et s'avança ainsi jusqu'à Ehresbourg, leur principale retraite. Les Saxons, dont le fanatisme augmentait la sombre intrépidité, firent une terrible résistance ; mais Charles triompha, et les richesses qu'ils avaient amassées dans leurs longues déprédations, devinrent la proie du vainqueur.

Ce n'était pas tout encore, il fallait anéantir leur farouche religion pour les préparer à la rénovation que devait leur apporter le christianisme ; l'armée francque resta trois jours en ce lieu pour détruire leur temple célèbre , le fameux Irmen-sœul, où ils offraient à leurs dieux des sacrifices humains. Ici nous traduisons mot pour mot la chronique qui nous sert de guide :

« Et il y eut une sécheresse tellement grande que l'eau man-
 » quait absolument dans ce lieu nommé précédemment , où
 » était l'Ermensul ; comme le roi , plein de gloire, voulait y
 » rester trois jours pour détruire ce même temple , les hom-
 » mes et les chevaux avaient grandement soif. Voilà que par
 » une subite grace du Christ, pendant le milieu du jour, quand
 » l'armée entière reposait, un torrent roulant des eaux salu-
 » bres , apparut tout-à-coup à ses yeux étonnés , et tous les
 » Francs et leurs chevaux en furent suffisamment rassasiés,
 » et l'eau vive coula jusqu'à ce que le temple fût détruit (1). »

(1) Voici le texte latin : Fuit que siccitas magna ita ut aqua deficeret in supra dicto loco ubi Ermensul stabat, et dum vellet ibi stare tres dies gloriosus Rex ad destruendum fanum ipsum, et valde homines et jumenta sitirent, subita Christi gratia, media die cuncto exercitu quiescente, apparuit eis torrens eballiens salu-

Pendant ce temps, d'autres événements d'une assez grande importance se préparaient à l'autre extrémité du royaume. Charles, marié du vivant de son père à une jeune fille noble nommée Himiltrude, l'avait répudiée pour épouser Hermengarde, fille du roi des Lombards, afin de resserrer, par ce mariage, les liens politiques de ces deux peuples souvent en guerre. Le pape Etienne IV, qui craignait cette alliance, lui avait écrit vainement à ce sujet; mais voilà que quelque temps après, Charlemagne, changeant en amour, divorça de nouveau avec la princesse lombarde, « toujours malade et impuissante à lui donner des enfants. » Didier, furieux de cet affront, encouragea les mécontents de Gaule que l'absence du roi favorisait, et écrivit à Adrien I^{er}, successeur d'Etienne, de sacrer les enfants de Carloman, afin de les faire reconnaître comme seuls rois de France. — Le pape refusa et Didier envahit le *patrimoine de saint Pierre*.

Entre temps, Charles était rentré en France avec douze otages saxons, et célébrait la Pâque et la nativité de Notre-Seigneur à Héristall, puis il vint pour hiverner à Thionville. Ce fut là que le trouva Pierre envoyé du pape Adrien, qui avait voyagé par mer jusqu'à Arles, et de là par terre, afin de rejoindre le roi et l'inviter « avec les Francs, au nom du service » divin et de la justice, à secourir le saint Père contre Didier » et les Lombards. » Charles rassembla son conseil, promit du secours à l'envoyé, et convoqua la grande assemblée des barons à Genève; là, ayant partagé son armée, il s'avança pour traverser le mont Cenis, tandis que l'autre partie sous les ordres de Bernard, son oncle, devait traverser le mont Jovis, aujourd'hui le mont St-Bernard.

bres aquas et cunctus exercitus et jumenta eorum sufficienter recreati sunt et tandiu ebullit aqua viva donec fanum destructum est. (Chronique de Reghinon.)

La rapidité de cette marche du nord au midi, l'activité qu'il déploya en cette occasion , et surtout cette promptitude à former un dessein et à l'exécuter, n'est pas le seul trait de ressemblance qui rapproche le grand roi du moyen-âge avec l'homme au génie transcendant dont les souvenirs héroïques sont présents à tous les esprits. On voit que de même que Napoléon il voulut envahir l'Italie en étonnant les ennemis par son passage à travers des montagnes réputées infranchissables. Annibal, lui aussi, avait passé par le mont St-Bernard ; c'était le résultat d'une profonde politique et le projet d'un homme instruit qui avait calculé toutes les chances. Dans Charlemagne, au contraire , c'était l'inspiration d'un génie barbare et tout-à-fait illettré , mais dont le sens droit ne le trompait jamais. Napoléon profita des exemples de ses illustres devanciers, il sut mieux profiter de ses ressources : aussi , quand le premier pensa voir son armée périr de faim sur les hauteurs , quand le second ne dut son passage qu'à une circonstance bizarre et exceptionnelle , le troisième ne rencontra pas d'obstacles vraiment sérieux, et ce rapprochement donne tout-à-fait l'avantage à la science consommée du troisième sur les tentatives hardies mais incomplètes des deux autres.

Or, voici ce qui arriva de singulier dans les montagnes; les Lombards gardaient les défilés et occupaient des positions inexpugnables ; les barons effrayés parlaient déjà de retraite , et Charlemagne offrait de racheter la paix au prix de 14,000 sous d'or, quand tout-à-coup une terreur panique s'empara de l'armée italienne : elle se mit à fuir en désordre, et l'on ne put jamais bien connaître la cause de cette déroute, soit qu'elle fût due au hasard ou résulta de quelque trahison (1).

(1) La chronique dit : auxiliante Domino et intercedente beato Petro sine lesione vel aliqua conturbatione clusis apertis Italiam intravit ; c'est-à-dire Dieu aidant et

Les Francs descendirent alors et marchèrent sur Pavie. Didier s'était retiré dans cette ville et avait réparti son armée dans toutes les places fortes. A la nouvelle de l'approche du roi, il monta sur une tour élevée avec un seigneur mécontent du royaume des Francs, nommé Ogger, qui l'avait accompagné. Ils virent d'abord des machines de guerre dignes des armées de Darius et de César.

— Charles est avec cette multitude ? demanda Didier.

— Non, répondit Ogger.

Vint ensuite une grande troupe de soldats.

— Charles s'avance au milieu de cette foule ? dit le roi.

— Non, répondit encore Ogger.

— Qu'advient-il donc de nous, s'il vient avec un plus grand nombre de guerriers ?

— Vous le verrez tel qu'il est, quand il arrivera ; pour ce qui adviendra de nous, je l'ignore.

Pendant qu'ils discourent ainsi, parut le corps des gardes.

— Pour le coup, c'est Charles.

— Non, reprit Ogger.

A la suite venaient les évêques, les abbés, les clercs de la chapelle royale et les comtes, alors Didier, ne pouvant supporter la lumière du jour, ni braver la mort, cria en sanglotant :

— Descendons et cachons-nous dans les entrailles de la terre, loin de la fureur d'un si terrible ennemi.

Ogger, tout tremblant, qui connaissait la puissance de Charles, dit alors :

— Quand vous verrez les moissons s'agiter dans les champs,

avec le secours du bienheureux Pierre il entra en Italie sans dommages et aucun trouble, les défilés étant libres.

le sombre Pô et le Tésin inonder de leurs flots noircis par le fer les murs de la ville , alors vous pourrez croire à la venue de Charles.

A peine avait-il ainsi parlé , qu'on commença de voir au couchant comme un nuage ténébreux , soulevé par le vent de nord-ouest , qui changea le jour en ombres lugubres ; puis le roi Charles approchant un peu plus , l'éclat des armes fit luire , pour les gens enfermés dans la ville , un jour plus sinistre qu'aucune nuit.

Alors parut Charles lui-même , cet homme de fer , la tête couverte d'un casque de fer , les mains garnies de gantelets de fer , la poitrine et les épaules défendues par une cuirasse de fer , la main gauche armée d'une lance qu'il soutenait en l'air , la main droite étendue sur *Joyeuse* , son invincible épée , ses cuisses même étaient entourées de lames de fer , ses bottines et son bouclier étaient aussi de fer.

Tous ceux qui précédaient ou suivaient le monarque , tous ceux qui l'entouraient , avaient de semblables armures , et ce métal si dur était porté par un peuple d'un cœur plus dur encore.

Cette vue répandit la terreur dans la cité , et tous les jeunes gens ou vieillards s'écriaient :

— Que de fer ! hélas ! que de fer !

Ogger aperçut tout cela d'un coup d'œil rapide , et dit à Didier ;

— Voici celui que vous cherchiez avec tant de peines.

En proférant ces paroles , il tomba presque sans vie (1).

Ce naïf récit , extrait d'une chronique contemporaine , peint avec bonheur ce qu'était Charlemagne , et la terreur qu'il inspirait.

(1) *Henri Martin*, Tome I.

Didier ne put pas résister, tout le pays se rendit presque sans combat, à l'exception de quelques villes que les Francs bloquèrent étroitement, et Charles alla célébrer à Rome les fêtes de Pâques.

On lui rendit des honneurs inouis, le pape lui donna le baiser de paix, et la multitude chanta à haute voix ce verset de l'Évangile :

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Le roi vainqueur de toute la Lombardie, usa de modération envers les vaincus ; il leur laissa leurs lois, leurs chefs nationaux et leur territoire, sauf quelques places fortes où il plaça des garnisons pour qu'elles devinssent la clef du pays ; enfin, pour ne pas humilier l'orgueil de cette nation, il posa sur son front l'antique couronne de fer en ajoutant à son titre celui de roi des Lombards.

De nouveaux troubles le rappelèrent en France ; les Saxons s'étaient révoltés, avaient attaqué les frontières, brûlant tout devant eux, tandis que les garnisons retirées dans les forts se défendaient contre leurs attaques.

« Tandis qu'ils portaient partout la flamme et le fer, ils » parvinrent à un lieu nommé Friedislar ou Fritzlar, vers une » certaine église dédiée à saint Boniface, que ce martyr avait » lui-même consacrée (même il avait prédit que jamais l'incendie ne pourrait l'attaquer) ; les Saxons commencèrent » avec une funeste intention à employer tous les moyens pour » l'embraser. Voilà qu'il apparut tout-à-coup aux yeux des » chrétiens et même de quelques payens qui étaient là dans » l'armée, deux jeunes gens vêtus de blanc qui protégeaient » la basilique des flammes ; — et, à cause de cela, les Barbares ne purent non seulement la brûler, ni lui causer » aucun dommage, mais encore frappés d'une terreur subite,

» ils s'enfuirent effrayés sans cependant que personne les
» poursuivit (1). »

Nous empruntons à la chronique déjà citée cette merveilleuse narration. Toute cette histoire fourmille ainsi de miracles à chaque événement.

Charlemagne traversa encore une fois toute la France et se trouva à Ingelheim avant que les Saxons connussent son retour, il les attaqua avec quatre armées et les tailla en pièce sur tous les points.

La guerre recommença donc plus vive, plus acharnée. Forcé de faire face aux affaires d'Italie, troublé par les révoltes des seigneurs lombards avec lesquels correspondait Adalghise, fils de Didier, il fut obligé de se contenter d'otages; mais de nouvelles déprédations le forcèrent à revenir combattre en personne pour anéantir enfin les forces de cette nation opiniâtre. Tel est maintenant le résultat et le but de tous ses travaux militaires, à l'exception d'une seule expédition en Espagne qui amena la triste et sanglante journée de Roncevaux, si connue par les romances; le théâtre de la guerre est toujours la Saxe dont, à force de conquêtes, il recula les limites jusqu'à l'Elbe.

Si maintenant le lecteur veut continuer le rapprochement que nous avons indiqué entre Charlemagne et Napoléon, il verra ce dernier se débattant comme l'autre contre d'éternels ennemis, contre un peuple rival qui lui suscitait partout des adversaires et dont il ne put jamais triompher entièrement. Il le verra soutenant seul contre des révoltes sans cesse renouvelées, contre des conspirations formées au milieu même

(1) Nous avons reproduit fidèlement ce passage sans chercher à atténuer l'expression par l'arrangement de la phrase.

de sa cour cette lutte gigantesque, et cherchant à profiter de ses moments de liberté et de paix en s'occupant de travaux utiles, d'institutions fécondes, dont les résultats étonnent si on les compare à toute la difficulté des temps où ils ont été créés. On le verra enfin placer sur son front la couronne d'empereur et faire tous ses efforts pour établir dans son royaume l'ordre, le règne des lois et de la justice, enfin l'amour des sciences, des lettres et des arts. — Sa vie intérieure renferme même quelques analogies frappantes : c'est sous ces derniers points de vue que nous l'étudierons dans un second article, si notre ébauche imparfaite trouve grace devant nos lecteurs.

EUGÈNE FABVIER.

PALÉONTOLOGIE.

Nous avons assisté à la dernière leçon par laquelle M. Jourdan a clos le cours brillant de paléontologie qu'il a professé au palais St-Pierre pendant ce dernier trimestre. D'unanimes applaudissements ont prouvé au savant professeur toute la sympathie qu'éprouvaient pour lui ses auditeurs assidus. C'est qu'en effet, malgré l'espèce de répugnance qu'éprouvent les gens du monde pour une science qui date à peine d'hier, et dont les plus savants interprètes ont été réduits à s'appuyer à chaque pas sur des conjectures, malgré la phraséologie gréco-latine constamment employée dans les classifications des animaux paléontologiques, malgré mille autres difficultés inhérentes à de pareilles matières, M. Jourdan est parvenu à s'attacher un auditoire d'élite qui ne lui a jamais fait défaut, et

certes ce ne sont pas de simples curieux, ces jeunes gens, ces membres du corps médical, ces hommes déjà murs, qui tous arrivent le carnet à la main. Notre but n'est pas de suivre, dans cet article, la théorie complète qu'a développée M. Jourdan, sur les différentes couches du globe, sur les débris fossiles d'animaux et de végétaux que l'on rencontre à chaque formation, nous voulons seulement présenter quelques observations générales pour indiquer tout l'intérêt que présentent de pareilles matières, nous réservant d'en donner, dans d'autres numéros, une analyse plus détaillée.

M. Jourdan, pour se conformer au langage des géologues, divise l'écorce du globe en trois grandes classes, les terrains primitifs, les secondaires et les tertiaires; puis il subdivise chacun de ces terrains en autant de couches qu'ils présentent de formations diverses bien caractérisées, prenant pour points de démarcation les caractères des fossiles et l'aspect stratiforme ou cristallin des masses métalliques ou terreuses. A l'origine, notre globe n'était qu'un immense amas de vapeurs qui, peu à peu, s'est condensé en une masse solide et ignée; une légère croûte ou pellicule a d'abord enveloppé sa superficie, puis la chaleur centrale opérant des déchirures, de nouvelles laves vinrent présenter d'immenses surfaces à l'action corrosive d'une épaisse atmosphère. Lorsque cette croûte a eu assez de consistance pour résister à l'action de la chaleur centrale, alors un nouvel ordre de phénomènes s'est accompli: le fluide igné, en contact avec la croûte solide, s'est transformé graduellement, et devenant solide à son tour, a occupé, par conséquent, plus d'espace. De là un soulèvement insensible, mais d'autant plus énergique dans ses effets, qu'il résultait d'une quantité de matière plus étendue. M. Jourdan a admirablement développé cette belle idée du soulèvement insensible et continu. L'application qu'il en a faite à la formation des montagnes, au trans-

port des blocs erratiques , à la déchirure des couches stratiformes , est des plus heureuses et laisse à peine la place au doute. Dans ce principe, l'écorce terrestre étant moins résistante, les soulèvements ont dû être généraux ; de là cette uniformité que l'on rencontre dans les terrains primitifs. Plus tard et successivement , les phénomènes se sont *localisés* ; de là cette diminution graduelle dans l'étendue des couches des terrains secondaires. Puis sont venus enfin les dépôts stratifiés à la surface desquels est venue rarement se répandre la lave volcanique. Selon M. Jourdan, la portion liquide de notre globe est toujours allée en diminuant depuis les premiers temps géologiques, et continue ainsi ce mouvement de décroissance sans aucune interruption. La preuve d'un fait aussi étonnant peut paraître impossible au premier abord ; hé bien ! écoutez le savant professeur, et vous craindrez, autant que moi, de voir un jour notre globe à l'état d'un immense désert : l'eau, a-t-il dit, passe successivement de l'état liquide à l'état gazeux en se vaporisant à la surface de la terre ; mais il est à remarquer que tous les coquillages marins en absorbent une certaine quantité qu'ils transforment par une opération inexplicable , en leur propre matière. L'expérience a démontré que ce phénomène a lieu même dans l'eau distillée. Or, le résidu de ces bancs puissants de coquillages ou couches calcaires, est insoluble, et jusqu'à présent la chimie n'a pu réduire en liquide la potasse et un certain nombre d'autres terres basiques. Il reste donc démontré que la transmutation qui s'opère dans la formation des mollusques à coquilles , absorbe progressivement une quantité liquide qui ne reparait plus dans les passages journaliers de l'évaporation et de la condensation. M. Jourdan constate qu'en effet , même depuis les temps historiques, les côtes de la mer se sont constamment élevées, de sorte que des villes qui étaient des ports de mer, sont mainte-

nant à plusieurs lieues du rivage ; il est vrai que la mer a également envahi des terres sur des points opposés, mais les deux faits ne sont nullement équilibrés, la quantité de retrait surpassant de 15 à 25 pour cent l'espace envahi. Cette question, comme on le voit, mérite de plus amples explications, nous nous proposons d'y revenir. Enfin, l'orateur abordant la partie philosophique de cette vaste science, discute avec la même sagacité la question de la création des êtres. Les anciens, dit-il, et entre autres Anaxagore et Anaximandre, ont expliqué la création des êtres en supposant une matière unique, éternelle, se développant par ses seules forces, et prenant d'elle-même ces mille formes variées sous lesquelles elle nous apparaît. Les naturalistes du dix-huitième siècle firent, par mauvaise foi, ce que les premiers avaient fait par ignorance ; pour se débarrasser de l'intervention divine, ils supposèrent une série de créations successives, s'engendrant les unes des autres : l'animalcule devenant successivement vermisseau, poisson, reptile, mamifère ; puis, pour comble de dérision, se transformant en un être humain. Toutes ces aberrations de la raison humaine, a-t-il ajouté, doivent disparaître devant la science moderne, fruit d'une longue et pénible expérience. Cette science nous apprend qu'il est de la grandeur de Dieu de créer, d'un seul jet de sa pensée, le *germe* de toutes choses, ainsi que les lois générales de leur manifestation et de leur développement. Et, en effet, nous voyons d'abord un climat égal, une matière uniforme et quelques grands types d'êtres ; puis, successivement, arrivent des époques plus favorables à d'autres germes, ceux-ci se développent, forment les familles, les genres, les espèces, et celles-ci s'augmentent sans cesse à mesure qu'on approche des temps modernes. Il n'y a donc pas transformations d'un type à un autre, mais développement d'un même type, jusqu'à ce qu'il ait atteint le degré de perfection relative

qu'il doit occuper dans la chaîne des êtres, alors ses conditions d'existence se trouvent changées sur le globe, il disparaît pour faire place à d'autres germes auxquels les nouvelles conditions sont plus favorables. Ce développement progressif des êtres de la création, est une large interprétation de la providence divine ; nous espérons que M. Jourdan y reviendra plus tard, et nous ne doutons nullement des pas immenses que peut faire cette partie philosophique de la science, avec le savoir et la puissante dialectique du professeur. Il serait temps, en effet, que tous les faits observés fussent coordonnés et discutés pour prouver enfin que la loi du progrès régit le monde matériel aussi bien que le monde de l'intelligence.

BUFFIN DE SAINT-VINCENT.

POÉSIES.

C'est le destin..... Il faut une proie au trépas.

Il faut que les quadrilles foulent des roses sous leurs pas..... Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée!!..... Comme Ophélie !

(VICTOR HUGO.)

Hugo ? j'aime le bal.... ! sur ma tombe, demain,
Dût se faner la fleur que me donna sa main !..
J'aime le bal : pour moi c'est une poésie !
Une nuit de plaisir vaut bien toute la vie.

Oui, c'est chose splendide, et qui remplit le cœur,
 De suivre dans un bal un rêve de bonheur,
 De trouver dans la foule une humble Thébàïde
 Où vous parlez d'amour, où votre voix timide,
 Quand la voix de l'orchestre éclate...., faible écho!..
 Se fait bien mieux entendre et parle bien plus haut.
 — Quand la valse bondit, tournoyante et légère,
 Quand ses accords rêveurs soupirent doucement,
 Sous des regards jaloux, sous des flots de lumière,
 Plus maître qu'un époux, et plus fier qu'un amant,
 Qu'il est beau de presser un sein nu qui frissonne,
 Et libre, et bien heureux dans vos bras s'abandonne.
 — Oh oui! j'aime le bal!... que d'éclairs dans les yeux,
 De sourires, d'ivresse et de bruits et de feux!

.
 Et vous, hôtes charmants, qui peuplez les quadrilles,
 Que j'aime à voir vos pieds, ô blanches jeunes filles,
 Semer dans les salons leurs pas éblouissants!
 Ou l'éventail qu'agite une main blanc gantée
 Livrer, discret complice, aux yeux impatients
 D'un avenir d'amour la promesse adorée!

.
 ,
 — C'était là mon beau rêve, un rêve de vingt ans,
 Quand je croyais au bal... ô crédules enfants!
 Aujourd'hui, plus docile à tes vers prophétiques,
 Poète! j'obéis aux soins hygiéniques,
 Je ne saurais braver un rhume de cerveau:
 Le coin du feu vaut bien un précoce tombeau!
 Puis le bal, de nos jours, est chose froide et vieille
 Où l'ennui nous transit..., parlez-moi d'une veille

Bien intime, et féconde en longs propos joyeux,
D'une nuit amoureuse et qu'on dépense à deux !...
— C'était mieux autrefois, ô vous mes nobles dames!
Mes abbés pourfendeurs, mes comtes, mes vidames,
Mes ducs, mes fiers marquis, qu'êtes vous devenus,
O splendides roués ? — vous êtes bien déchus,
Mollets contemporains, dans vos prisons flottantes, !
Sur ma foi ! j'aime mieux et les grègues galantes
D'un beau des temps passés, et le raide canon,
Qui donnait si bel air aux muguets du grand ton ;
La poudre, les paniers, les mouches assassines,
Les glorieux jabots et les dentelles fines,
Et les nœuds de rubans sur un soulier cambré.
— Croque-morts du plaisir, nous l'avons enterré
Sous l'amas prude et sec des sottises convenances :
Les fringants madrigaux et ces bons-mots-rérences
Où sont-ils ? — Maintenant vous êtes sérieux,
Mes risibles danseurs, et vous baissez les yeux
D'un air digne et fatal, en disant : je suis homme !!!
Puis vous courez au bal en habit de fantôme !
Dans un chassez-croisez, ou dans un pantalon,
Enfants froids et bâtards de nos antiques danses,
Ecoutez les risquer, pirates de salon,
Forbans bien cravattés ces tendres confidences,
Ces propos délirants — « Ah ! mon Dieu qu'il fait chaud ! »
» — A vous mademoiselle — oh ! que le bal est beau ! »
» — Que le son du cornet est brillant et sonore »
» Et que de raouûts divins l'hiver promet encore ! »
— Quand le traître a glissé d'un air victorieux
A la naïve enfant tous ces brûlants aveux,
Il s'en vient le front haut, le pouce à l'entournure,
Affichant son bonheur sur toute sa figure,

Puis il crie à voix basse au premier jeune beau
Le glorieux secret d'un triomphe nouveau.

.
.

Mères, chantez en chœur dans vos chastes familles :

« Anathème à ces bals, foyers de passions ! »

—Vrai Dieu, je vous le dis, j'y conduirai mes filles;

Vous les trouvez affreux : je les trouve bouffons !

WILHELM GIRL.

VARIÉTÉS.

XANTHE

A LA RECHERCHE DE L'IDÉAL.

Lapsus linguæ.

(Suite).

A vous lecteur blâsé, lectrice difficile, je parie vingt contre un que si mon ami Xanthe ne vous a pas plu bier, il ne vous plaira pas aujourd'hui. — S'il en est ainsi, tournez le feuillet du livre et passez à quelque autre chose ; je n'aurai pas de fiel à votre endroit et ne me croirai pas, pour cela, incompris ni incompréhensible.

Un mot encore. — Ces réminiscences d'une époque peu éloignée, je les ai écrites pour mes intimes d'abord, pour moi en-

suite. — Aux premiers, seulement, je demande pardon de la liberté grande.

Quoi qu'il en soit, je poursuis mes indiscretions et j'ouvre une seconde lettre de Xanthe le peintre, à son ami Gabriel le docteur.

II.

Voilà un grand mois et demi plus quelques heures, mon bon Gabriel, que dans un moment de grise langueur je t'ai écrit et adressé bien des pages de ma vie, de la nôtre. — Il ne m'est rien venu de toi :

Rien !

Léonce, Wilhelm, Georges, Réal ; l'esprit léger, le philosophe, le poète et la fine lame, tous se sont acquittés de leur contingent d'amitié ; tous, excepté toi.

Vraisemblablement tu m'oublies, grand Faust, tu m'oublies pour ta maîtresse favorite, la science ; à moins cependant que ce ne soit pour les sultanes Gothon ou Fanchette du cours de Graille, dans ta bonne ville.

What do you want ? Des excuses, Gabriel, de promptes excuses pour que je te pardonne.

O frère ! je suis heureux, j'aime et je suis aimé. — Je suis aimé, moi ! — Comprends-tu ? je ne puis pas le comprendre, le croire ; il me semble que c'est un rêve, un beau rêve que je continue éveillé, mais qui doit finir bientôt.

A tout coup, depuis quelques jours, je me surprends à me dire : Hier, oh ! hier j'étais heureux.... mais aujourd'hui ! — Aujourd'hui c'est hier, n'est-ce pas ? Elle m'aime autant aujourd'hui, peut-être plus qu'hier. — J'en suis sûr. —

Pourquoi alors et d'où me vient donc cette inquiétude de lycanthrope, cette stupide obsession d'analyse qui me fait tout

disséquer, qui me dégoûte des choses de la vie comme on se dégoûterait des aliments les plus purs, si on les regardait toujours au microscope ?

Pourquoi donc cette tristesse profonde et sans but, sans raisonnement, que je traîne partout, qui s'attache à moi comme une lèpre rongeuse et qui, bien qu'elle me dessèche l'âme et me tue le corps, ne me paraît pourtant pas sans charmes ?

Dis.

Je me souviens, et tu dois t'en souvenir, que tout enfant j'avais déjà cette fatale disposition aux rêveries creuses, cette fâcheuse ardeur de l'imagination qui mûrit trop vite et fait tomber avant terme.

Il faut qu'un grand crime ou une grande malédiction pèse sur ma famille et doive être expié par quelqu'un de ses membres. — Je suis peut-être le préféré.

J'aime et je suis aimé.

Si tu la voyais, frère ! Elle a bien vingt ans, — je n'aime pas les très jeunes filles, — elle est d'une belle taille élancée, un peu frêle, avec des reins cambrés comme les madones de l'Espagnol Esteban ; elle a de beaux cheveux blonds, de grandes mains blanches avec de mignonnes fossettes vers les doigts, de grands yeux bleus, tu sais, de ces yeux au regard humide, et où il semble toujours perler une larme.

Si tu la voyais ! — Tout en *elle* respire la poésie, mais la poésie allemande, celle rêveuse et mystique, la seule, peut-être, où l'on parle bien des fleurs et des femmes.

Si tu la voyais, mon aimée ; elle n'a rien de la terre, c'est un ange ; — les anges sont blonds, vois plutôt Giotto et tous les vieux maîtres, les anges sont blonds comme elle, leur sœur.

Oh ! non, non, mon idéal n'était pas, ne pouvait pas être cette femme brune, ardente, lascive, Andalouse que je te di-

sais. — Ces femmes là n'aiment pas , elles ont des sens, des appétits brutaux qu'elles écoutent et satisfont. Voilà tout.

J'étais un ordurier , j'aimais la matière et non pas l'ame. Dieu m'a fait voir , quoique je ne le méritasse pas , que je m'étais trompé, je ne me tromperai plus.

Et pourtant, rien d'inattendu, de hors ligne, dans notre première rencontre. Je l'avais presque devinée , il est vrai , mais je ne l'ai pas rencontrée, *elle*, comme il me semblait que cela devait arriver , pâle et souffrante , seule au milieu du fracas d'un bal, je ne l'ai pas entrevue songeuse et retirée, faisant de la tapisserie aux côtés d'une aïeule. Non. —

C'était un soir, un de ces beaux soirs comme nous en avons quelquefois nous autres quasi-méridionaux, le ciel de l'indigo le plus pur se rembrunissait peu à peu des teintes de la nuit, et faisait les lointains d'une profondeur inouïe. Oh ! c'était une belle nuit , il m'en souvient bien. — Rentré chez moi, j'avais ouvert toute grande la fenêtre du petit pavillon que j'habite dans ce beau château de l'Erme, et assis tout auprès le coude sur la traverse, humant la brise imprégnée des senteurs du jardin, je rêvassais selon ma ruineuse habitude. Je pensais à nous, Gabriel, aux semblables soirées que nous avons passées ensemble sur la terrasse de mon atelier, et il me semblait que ta belle voix de basse ne résonnerait pas trop mal ici , puisqu'elle résonnait bien là-bas, quand tu me chantaïs, dans le silence de la nuit, cette magnifique poésie latine, le *De Profundis clamavi*, qui nous donnait la peau de poule. — Oui, cher, je pensais à nous ; insensiblement, je sentais ma tête s'alourdir, mes idées plus languissantes devenir confuses ; puis les graves notes du chant sacré se voilèrent, s'éteignirent presque et finirent par se fondre en une lointaine musique qui me sembla ne pouvoir appartenir qu'aux anges. — La tête fatiguée, je m'endormis. —

Je m'éveillai au bout de je ne sais combien de temps. — Extravagance de l'imagination ! cette musique que je pensais n'exister que dans mon cerveau, était bien réelle ; de délicieux sons de harpe m'arrivaient un peu perdus dans l'espace, mais bien reconnaissables. Des doigts habiles et exercés exécutaient une sémillante walse de Strauss.

Je m'orientai. De grands jets lumineux qui s'échappaient des fenêtres ouvertes, des ombres qui s'agitaient sur le balcon, me firent penser que la scène se passait au château.

A ce moment, le jardinier qui rentrait chez lui leva mes doutes à cet égard.

Quoi ! s'écria-t-il en me voyant à la fenêtre, M. Xanthe déjà chez lui, à neuf heures, et quand il vient d'arriver au château, dans une superbe voiture, une belle jeune dame avec un vieux ci-devant.

Une jeune dame ?

Eh ! oui , madame de Mons , une Parisienne qui vient ici toutes les années, avec son père, passer deux ou trois mois. — C'est vrai au moins, Monsieur, elle s'en va toujours la dernière.

Je n'ai pas l'honneur de connaître cette dame.

Je crois bien, reprit le jardinier, mais vous verrez, elle est diablement jolie ; avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds, elle ressemble presque à une image que m'a donné madame de l'Erme, une sainte femme qui est toujours souffrante.

Puis se retournant et tendant la main du côté du château, il ajouta : Tenez ! écoutez-vous ? je parie que c'est madame de Mons qui fait cette musique que nous pouvons entendre d'ici. — Il y a une heure qu'elle est arrivée et elle révolutionne déjà tout.

— Vraiment.

Au surplus, ajouta-t-il encore, au surplus, si vous ne voulez pas aller jusqu'au château, peut-être la verrez-vous tout

de même ce soir ; on parlait tout-à-l'heure d'aller à dix heures aux clairières , vous savez, là-bas, dans le bois où dansent des femmes qui n'ont pas été aimées , comme dit monsieur Gîrl, et pour aller aux clairières, il faut passer devant chez vous.

Adieu, monsieur Xanthe, vous avez un drôle de nom , tout de même ; bonne nuit.

Quand il se fut éloigné , je tirai vivement ma montre ; il était dix heures moins quelques minutes. On s'était retiré du balcon , la harpe ne se faisait plus entendre. J'allumai ma bougie et, posé devant ma glace, je réparai l'extrême négligé de ma toilette ; c'est te dire que je frippai une demi-douzaine de cravattes , que j'arrangeai de dix manières les boucles de la noire chevelure que la nature m'a départie, après quoi je descendis.

Je pris tout d'abord la grande allée du parc qui va de mon pavillon à la porte principale du château , pensant judicieusement qu'avec des chevaux on suivrait celle-là.

Le jardinier ne m'avait pas trompé , après dix minutes d'une lente promenade , de grands éclats de rire qui partaient de devant moi m'annoncèrent la compagnie.

Avant d'aller plus loin dans ma promenade et dans mon récit, je dois, bon Gabriel, te faire remonter un peu plus haut, et te donner une idée de la topographie des lieux.

Le château de l'Erme est un immense bâtiment de forme carrée, presque un palais ; de hautes colonnes d'un seul jet de pierre surmontent le perron et soutiennent le fronton, puis un vestibule ouvert comme un péristyle. Bâti sous Louis XIV par les ordres d'un fermier-général opulent et orgueilleux, ce quasi-monument a toute la lourdeur et tout le grandiose de l'architecture de cette époque. On arrive par des allées de marronniers ; partout des quinconces, des buissons épais, des taillis qui serviraient d'abri à des sangliers ; encore un immense

parc aux statues mutilées, avec des bancs moussus, des grilles dorées. Mon pavillon est un délicieux *retiro*, presque au sommet d'une colline, il domine les alentours et voit le château à ses pieds.

Le jour de ma réception fut un jour de *sport* pour les ennuyés convives de M. de l'Erme; beaucoup sachant mon arrivée, avaient parié, sur ma qualité de peintre, l'un, que je portais des cheveux démesurément longs, l'autre, des habits inexprimables, surtout un chapeau mélodramatique; je crois même que plusieurs femmes me préjugèrent poitrinaire. Tout d'abord je ne m'expliquai pas bien les chuchottements, les rires en dessous qui firent cortège à ma présentation; ce fut plus tard que le jardinier me mit au fait: il me raconta ce que je viens de te dire.

Toutefois on ne me garda pas rancune pour mes cheveux courts, pour la coupe plus que bourgeoise de ma redingote; au bout de trois jours, un des leurs, un poète *amateur*, me vint confidentiellement lire un bouquet à Chloé qu'il était en train d'élucubrer, et cela, pour la plus grande gloire des siècles futurs: car, pour le présent, il sentait bien mauvais. — Si tu savais, mon bon frère, comme je suis devenu difficile à l'endroit des beaux esprits et des beaux diseurs depuis que je connais ces braves jeunes gens de mon atelier, si pleins de cœur, si riches d'intelligence et de savoir, si pauvre d'argent. Quelle distance il y a d'eux à ces beaux qui ne savent pas l'étymologie de leur nom de *Dandy*, mais qui en font parade, comme un perroquet ferait du nom de sot qu'on lui aurait appris à se répéter. Je n'en remarquai aucun.

M. de l'Erme est jeune encore, il est régulièrement beau et admirablement poli; mais ses manières exquises sont froides, ses paroles, sa figure décèlent un je ne sais quoi qui doit être de l'égoïsme, de la dureté peut-être; à coup sûr cet homme a

un mauvais fond, il me semble que pour rien au monde je ne voudrais le voir se mêler à ma vie.

Madame de l'Erme, au contraire, est une pauvre ame, une douce femme qui a dû bien souffrir, à en juger par sa figure aux traits fatigués, son maintien abattu. — On la dit folle. — Dans tous les cas, c'est une douce folie que la sienne, et qui ne doit pas se faire craindre. Presque toujours courbée par la maladie, madame de l'Erme passe ses jours dans un grand fauteuil, qu'un domestique roule auprès d'une fenêtre qui donne sur la campagne. Là, le regard fixe et perdu comme un regard de fou, elle murmure d'inintelligibles paroles. — Peut-être elle s'adresse aux hirondelles qui s'en vont aux lointains pays. Elle a bien un visage de sainte, comme disait le jardinier, je dirai presque de martyre, peut-être y a-t-il là-dessous quelque histoire bien intime dont M. de l'Erme sait le mot. — Ma vie, à ce château, devenait d'une monotonie désespérante, lorsque un soir, comme je te l'ai dit, elle arriva.

(La suite au prochain numéro.)

MISCELLANÉES.

FEUILLETS DÉTACHÉS DU LIVRE D'UN SAVANT.

LES CAFÉS.

Il peut paraître singulier que le café étant une des boissons les plus répandues dans toute la Turquie, les nations euro-

peénnes, qui ont fait de si fréquents voyages soit dans ce pays-là, soit en Egypte, province la plus voisine du lieu qui le produit, en aient eu connaissance si tard. Cela pourrait faire douter que cette coutume soit aussi ancienne en Orient que quelques auteurs l'ont prétendue. En effet, Pierre Belon, qui a voyagé au Levant de 1546 à 1549, n'en fait aucune mention dans le récit de ses aventures.

Le premier écrivain qui en ait parlé, est Prosper Alpin, fameux médecin de Padoue et grand botaniste. En 1580, ayant voyagé en Égypte à la suite d'un consul de Venise, il étudia les plantes de ces contrées et en publia une description exacte; il composa en même temps un traité de la médecine de l'Égypte. Il était professeur à Padoue et directeur du jardin des plantes de cette ville, l'un des plus anciens de l'Europe. En l'an 1640, on fit une nouvelle édition de l'œuvre d'Alpin, avec des notes et des observations de Veslingius, célèbre médecin italien, qui les adressa à Nicolas Contarin; ces notes furent imprimées séparément en 1638.

Le chancelier Bacon, mort en 1626, fait aussi mention du café; mais en homme peu instruit sur la chose dont il s'occupe.

Le café devenant plus connu à Venise, Fauste Nairon, Maronite, professeur de langues orientales à Rome, y fit imprimer un petit traité latin sur le café (1), dont un journal italien de l'année 1671 donna un extrait. C'est, à proprement parler, le premier ouvrage fait exprès sur cette matière. L'au-

(1) Voici l'intitulé de cet ouvrage :

De saluberrima potione *Cahue* seu *Cafe* nuncupata discursus Fausti Nairon Banesii Maronitæ, linguæ chaldaicæ seu syriacæ in almo urbis Archigymnasio lectoris. Ad Eminentiss. et Reverendiss. Principem D. Jo Nicolaum S. R. E. Card. de Comitibus. Romæ 1671.

teur était Syrien d'origine , et par conséquent fort capable d'en juger : cependant on lui reproche plusieurs erreurs sur des points essentiels.

L'ouvrage le plus exact et le plus achevé que nous trouvons ensuite sur ce sujet, est celui de Philippe Silvestre du Four , originaire de Manosque, et simple marchand de Lyon. Il livra d'abord au public la traduction d'un manuscrit latin qui, par hasard, était tombé entre ses mains, et qui traitait du café, du thé et du chocolat. Cette traduction, dont le *Journal des Savants* donna un extrait le 23 janvier 1675, fut imprimée à Lyon en 1671, sous ce titre : *De l'usage du caphé, du thé et du chocolat*, et adressée au R. P. Jean de Bussièrès, jésuite. Plus tard, ayant étudié plus à fond ce même sujet, il publia en 1684 le traité dont nous avons à parler. Cet ouvrage fut très favorablement accueilli, — le *Journal des Savants* en rendit compte le 28 janvier 1685. Il eut deux éditions successives à Lyon, en 1684 et 1688. M. Bayle en fit un éloge consciencieux dans ses nouvelles de la république des lettres et le journal de Leipsick, dans son numéro de mars 1686, en parle avec louange. Enfin, M. Spon en donna à Bautzen une traduction latine.

Ce traité est divisé en treize chapitres , l'auteur y examine plusieurs questions intéressantes et relève les erreurs de ses devanciers ; il critique le sentiment de Pietro de la Vallée qui prétendait que le *nepenthe* d'Homère, rapportée, selon ce poète, d'Égypte par Hélène , comme un remède contre la tristesse, était le café (1). Il blâme également l'opinion de Si-

(1) M. Petit, médecin de Paris, a fait également une dissertation sur le *Nepenthe* que Grevius a donné au public en 1686, il n'est point non plus de l'avis de Pietro del la valle. M. Paschius, dans le traité imprimé en 1700 à Leipsick, prétend que le café est désigné par les présents que fit Abigail à David.

mon Pauli, médecin danois, qui parle au désavantage du café, sur une fausse narration d'Olearius. Tout ce travail est semé de remarques piquantes, de notes pleines de savoir et de petites anecdotes qui en rendent la lecture fort intéressante ; enfin, il indique l'analyse chimique de cette plante et ses qualités médicales.

Nous passons sur l'ouvrage intitulé : *Du bon usage du thé, du café et du chocolat*, composé par Nicolas de Blegny, et imprimé par Michallet en 1687 ; — sur une thèse soutenue à Paris, en mars 1715, pour arriver à l'ouvrage de M. Galland. Ce savant orientaliste l'a traduit presque en entier d'un manuscrit arabe de la bibliothèque du roi. Il fut publiée en 1699, à Paris ; il est malheureux que le petit nombre d'exemplaires auquel il fut tiré l'ait rendu excessivement rare de nos jours.

Le manuscrit de la bibliothèque avait été composé par un Arabe nommé : *Abdalcader Mohammed Alanzari, Algéziri, Alhanbali*, c'est-à-dire, le serviteur de Dieu, fils de Mohammed, originaire de Medire, natif de Sesir, de la secte de Hombal. Il avoue que ce qu'il a écrit sur l'origine et le progrès de cette boisson est tiré d'un autre auteur plus ancien, nommé : *Schehabeddin Ben Abdalgoffar Almaleki*.

D'après leurs témoignages, c'est le mouphti Gemaleddin qui apporta l'usage de cette boisson de Perse à Aden, port fameux de l'Arabie-Heureuse, environ l'an 1450 de notre ère, et l'an 855 de celle de l'Hégire. D'Aden l'usage en passa à la Mecque. Malgré les défenses du gouverneur de cette ville et les criaileries des dévots et des docteurs musulmans, il devint bientôt général !

De là, le café passa à Venise, et vers l'an 1644 ou 1657, il fut introduit à Marseille avec tous les petits ustensiles qui servaient à le préparer en Turquie ; mais ce fut seulement

vers 1660 que la coutume en devint plus étendue. Différentes personnes s'y habituèrent et le firent connaître à Lyon.

En 1671, s'ouvrit la première boutique de café à Marseille, aux environs de la Banque ; les médecins s'alarmèrent de la prodigieuse consommation qu'on en faisait ; ils tentèrent d'en interdire l'usage , mais inutilement , et malgré une thèse publique soutenue sur cette fameuse question , dans la Maison-Commune de cette ville en 1679, les particuliers continuèrent à se servir de cette boisson.

Ce fut en 1669 que le café fut apporté à Paris, par Soliman Aga, ambassadeur extraordinaire du sultan Méhémet IV. Son exemple et la nouveauté du fait développèrent rapidement sa réputation dans les grandes familles parisiennes. Après son départ, quelques personnes continuèrent son emploi , en se procurant la graine par Marseille.

Enfin, en 1672, un Arménien, nommé Pascal, s'avisa de débiter du café publiquement à la foire de St-Germain ; ensuite il se fixa sur le quai de l'École, dans une petite boutique, où il le vendait moyennant 2 sols 6 deniers la tasse : mais il fit mal ses affaires et se retira à Londres.

Un autre Arménien, du nom de Maliban , vint à Paris dans le même dessein quelques temps après ; il ouvrit son café rue de Bussy, près du jeu de Paulme de Metz, aux environs de l'abbaye de St-Germain ; il donnait aussi à fumer et vendait le café au même prix que son prédécesseur ; après avoir passé rue Féron, près St-Sulpice, et retourné à la rue de Bussy, il partit pour la Hollande, en laissant son garçon Grégoire établi à sa place.

Ce Grégoire s'en fut ensuite dans la rue Mazarine pour profiter du voisinage de la comédie , et il suivit le théâtre quand celui-ci changea de rue. Son emplacement fut occupé par un

nommé Makara, persan, qui céda enfin son fond à un Liégeois qu'on appelait le Gantois.

Dans ce même temps, un petit boiteux, nommé le Candiot, allait par les rues de Paris en criant du café ; les personnes qui en voulaient prendre le faisaient monter chez elles. Il eut pour compagnon un nommé Joseph, qui finit par s'établir au bas du pont Notre-Dame. Enfin, un individu originaire d'Alep, du nom d'Étienne, après avoir vendu du café sur le pont au Change, se fixa rue St-André, en face le pont St-Michel.

Ces premiers introducteurs du café réalisèrent en commençant de minces bénéfices ; les honnêtes gens se faisaient un scrupule d'entrer dans leurs boutiques où ils débitaient en outre de la bière. Ce ne fut que plus tard que quelques Français s'étant mêlés du métier, s'avisèrent d'orner leurs magasins et d'y ajouter un certain luxe ; ils vendaient en même temps du thé, du chocolat, des liqueurs, des biscuits, des confitures. — Ces salles, arrangées avec goût, servirent de modèles à toutes celles qui s'établirent par la suite et devinrent le rendez-vous de la bonne compagnie. — Enfin, le nombre s'en accrut si rapidement qu'en 1715 on en comptait plus de trois cents à Paris.

Telle est l'origine de nos cafés. On peut comparer ces faibles commencements avec les résultats auxquels sont arrivés ces établissements de nos jours et le nombre qu'ils ont atteint depuis cette époque.

NOUVELLES

DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE.

Au moment où tous les esprits s'occupent de la grande question de l'ORGANISATION DU TRAVAIL, nous sommes heureux d'annoncer une nouvelle publication de l'École sociétaire, qui résout la difficulté d'une manière simple, claire et concise. — Nous voulons parler de l'ouvrage de M. Mathieu Briancourt. — L'auteur, dans ce petit traité, pose le problème d'une façon dramatique ; quelques personnes assistent à l'assemblée qui suit un grand désastre : l'incendie de tout un village. — Les habitants sont réunis pour aviser aux moyens à prendre, afin d'utiliser le mieux possible et les débris de leurs fortunes et les secours, qui leur ont été généreusement offerts. — Comment ferons-nous, se demandent-ils ? Si nous agissons individuellement, nos ressources sont insuffisantes ; mais si nous associons nos efforts, nous opérerons de grandes économies et nous pourrons remplacer ainsi presque tous les objets que nous possédions séparément. Au lieu de cinquante étables, de cent greniers, nous n'aurons qu'une vaste écurie, qu'un seul grenier. — Parbleu ! dit un comptable, il faut de plus associer nos travaux, et il sera facile de répartir les bénéfices en récompensant chacun d'après ce qu'il aura fourni à la production en *travail*, *capital* ou *talent*. — Mais comment organiser ces travaux entre nous ? demande un nouvel interlocuteur. — Rien n'est plus simple, répond un ancien militaire, en nous hiérarchisant dans une forme analogue à celle des régiments, et nommant entre nous un chef à chacune des sections ; ainsi, ceux qui cultiveront les céréales, formeront un bataillon ; chaque spécialité de culture une compagnie, chaque fraction

de travail de cette culture une escouade, etc., etc. La question ainsi posée fait de rapides progrès et arrive à une solution tellement évidente, que les esprits les plus prévenus acquiesceront bientôt à la lecture de ce livre une conviction sincère. — Enfin, un professeur explique à l'auditoire l'enchaînement plus élevé qui relie ces faits partiels à l'unité des combinaisons supérieures. Rien n'est plus méthodique, mieux raisonné et surtout d'un attrait plus vif que ce petit ouvrage qui est appelé à un grand succès. Les bons esprits qui voudront enfin abandonner de ridicules préjugés pour connaître les procédés de l'École sociétaire, seront bientôt à même de comprendre que le mécanisme de l'organisation sociale est d'une facile exécution, d'une réalisation prompte, et ne choque aucun des intérêts existants. — Nous renvoyons donc nos lecteurs à cette brochure que l'on trouve dans notre ville chez tous les dépositaires du comptoir central.

— Il nous faut également mentionner l'apparition de deux numéros de LA PHALANGE, revue mensuelle de la science sociale. — Le premier renferme le système des développements de notre école. — Cet écrit profond et plein de vérités prouvera aux incrédules quelle est la puissance d'une science qui prévoit elle-même sa marche progressive, et obéit, dans son développement, aux principes qu'elle propage. — Mentionnons encore l'article de M. Victor Meunier sur les erreurs des sciences prétendues positives. Le jeune savant suit ses confrères à travers les égarements de leurs génies mal dirigés, il prouve qu'il leur manque une boussole, que sans elle ils ne feront que tourner dans un cercle vicieux ; cette boussole, il l'indique et plus tard nous expliquera les moyens de nous rallier à ce phare des connaissances humaines. D'autres morceaux également importants font de ce recueil une mine féconde de richesses où pourront puiser à leur aise ceux qui, pour nous

servir de l'expression de Condillac, voudront refaire leur entendement.

Depuis que l'École sociétaire a commencé son œuvre de propagation, à toutes les calomnies que l'on a débitées à son sujet, à tous les ridicules dont on a voulu la couvrir, elle a toujours répondu : Étudiez nos ouvrages, lisez nos journaux, apprenez et vous serez convaincus. Pour accomplir sa mission, elle n'a reculé devant aucun sacrifice, elle a constamment publié les ouvrages, qui pouvaient le mieux faciliter l'étude ; actuellement elle offre à la curiosité, à des prix très inférieurs, une série de petits volumes contenant des résumés précis, écrits dans un style agréable et facile. — Rien ne pourra donc plus rebuter l'élève, ni la perte de temps, ni la perte d'argent, ni l'ennui résultant d'une application trop soutenue. — Aujourd'hui les principes qu'elle émet, les vérités qu'elle dévoile, commencent à se faire jour ; il sera bientôt honteux pour chacun de les ignorer, d'autant plus que l'on ne pourra présenter aucune excuse et qu'il ne suffira plus de railler pour se défendre ; mais présenter de véritables raisons ; c'est à ce point que nous attendons nos adversaires.

CLAUDE JOSEPH.

THÉÂTRES.

Les spectacles ont été, comme toujours, froids et ennuyeux ; nous ne voulons point communiquer à nos lecteurs le soporifique dégoût que l'on prend en y allant. — Quelques solennités se préparent. — Réservons-nous pour ces grands jours.

Le Gérant responsable, l'un des Rédacteurs :

ANTONY LUYRARD.

La Guillotière. Imprimerie de J.-M. BAJAT, rue des Trois-Rois, 1.